FRC 26722 d
Case
FRC
234 (1)

DOMINE,

SALVUM FAC REGEM.

Par M. Pelletier

O vous qui combattez pour un chef régicide,
Examinez sa vie, et songez qui vous guide.
Un jour seul ne fait point d'un lâche factieux
Un patriote pur, un prince vertueux.

SUR LES BORDS DU GANGE.

21 Octobre 1789.

THE NEWBERRY
LIBRARY

DOMINE,

SALVUM FAC REGEM.

O DOULEUR! le secret de l'amitié est trahi; un bulletin dicté par la confiance, fruit des épanchemens d'une liaison intime avec un parent habitant le fond de la province, m'est arraché par l'indiscrétion la plus révoltante. Ce qui devoit faire dans le silence l'instruction d'un frere, va servir d'arme contre moi entre les mains de mes ennemis; et quels ennemis, grands dieux! des gens puissans, des gens en place, des banquiers opulens, des écrivains célebres, des journalistes accrédités, des membres même de l'assemblée nationale, ot je suis seul contre tous. N'importe, il me reste mon courage. Je n'ai rien à craindre que la lâcheté, mais je n'aurai point celle de trahir la vérité, et je vais avoir l'honneur de tracer à mon siecle la plus odieuse conspiration dont les fastes de la monarchie soient souillés. Il s'agit d'attaquer un parti populaire, il s'agit de groupper auprès du trône les véritables amis, les vrais protecteurs de la nation et de sa liberté; dût la foudre tomber sur ma tête; dût la fatale lanterne m'at-

tendre pour sa derniere victime, je serai l'historien des mysteres d'iniquités dont nous venons d'être les témoins ; si je succombe à cette lutte périlleuse, mais honorable, j'aurai du moins la consolation de dire à mon dernier soupir, ainsi que lord Derwenwater : *Dulce et decorum pro patria mori.*

Peuple françois, à quelles extrémités alloit-on vous réduire? Rappellez-vous, si vous le pouvez sans frémir, cette nuit désastreuse, cette nuit effroyable où vous dirigeâtes votre marche sur le palais de vos rois; rappellez-vous ces momens lugubres, cette soirée ténébreuse, où les hommes et les élémens sembloient également conjurés pour nous perdre, cette marche nocturne où le bruit des vents se mêloit au silence de la terreur, et où les flambeaux qui l'éclairoient sembloient la rendre plus sombre; vous alliez peut-être, animés par des impulsions inconnues, porter le fer et la flamme dans tout le royaume; vos peres, vos maîtres, vos freres égorgés par vos mains sanglantes, alloient faire de la France un théâtre d'horreur et de désespoir. Un Dieu a veillé sur vos destinées. Prosternez-vous d'amour et de reconnoissance aux pieds de votre sauveur. Monarque chéri, ô toi, dont on ne connoîtra peut-être jamais le prix que lorsqu'il ne sera plus temps ! ô toi qui es venu te précipiter dans les bras de ton peuple, et de ton peuple égaré, daigne recevoir les vœux d'un simple

citoyen, qu'ils soient les précurseurs des témoignages brûlans de l'amour et de la vénération de vingt-quatre millions d'hommes libres; tels que ces rois de l'antiquité, qui se dévouoient pour le salut de leur empire, tu nous a sauvés des portes de la mort, ton apothéose est déjà au fond de nos cœurs. Enfin tu as osé être toi-même, et ta timidité n'a plus à craindre d'être calomniée. Ta vertu a paru toute nue, et ton peuple s'est réjoui; puisses-tu jouir de tes bienfaits pendant un siecle; un rempart inexpugnable t'entoure aujourd'hui, que les méchans se dissipent à ton aspect comme la sinistre Orfraie aux premiers rayons du jour; et partageant avec ton peuple fidele la reconnoissance due aux illustres victimes qui se sont dévouées pour nous, puissent désormais reposer tranquilles à l'abri de ta couronne et tes vertueux ministres et notre digne magistrat, et par-dessus tout ce jeune héros, dont les plaines d'Yorck et les marbres de Versailles attesteront à jamais la gloire et le patriotisme.

Et vous, madame, vous destinée à embellir les jours de notre monarque, et qui en avez depuis si long-temps causé l'amertume, vous qui venez d'être obligée de courir demi-nue, chercher dans ses augustes bras un asyle contre la mort qui vous environnoit, songez qu'une cabale affreuse veille encore contre vous. Sachez la mépriser, osez promener parmi nous cette

affabilité aimable qui vous distingue, et que vous égarâtes une fois dans l'orangerie de votre palais ; que votre présence embellisse et ranime tous nos lieux publics, nos temples, nos promenades, et nos spectacles. Ah! laissez tous les fils de l'intrigue, ils ne sont pas faits pour la main des graces ; rehaussez les vôtres par l'exercice de vos devoirs de reine, d'épouse et mere, et les serpens de la calomnie se tairont, et de longues vertus feront oublier au peuple de longues erreurs.

Paris, ce 15 octobre 1789 (1).

Encore une révolution, mon ami, espérons qu'elle sera la derniere : au fait.

Vous avez vu par les événemens de la semaine passée, qu'il y avoit à la cour un parti pour faire aller le roi à Metz, et pour fomenter une cabale qui proclamât le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume, et Mirabeau maire ou ministre de Paris. Un moment d'ivresse, une scene de corps-de-garde, une bêtise des gardes du-corps ont découvert toute la trame du duc de Guiche, et nous avons été sauvés par un coup de force.

Mais ce n'étoit pas tout, il existoit un

---

(1) *Cette lettre n'ayant point été destinée à l'impression et ayant été écrite avec la rapidité du moment, il est inutile de faire l'apologie des négligences qui s'y sont glissées.*

autre plan bien plus merveilleux, bien plus digne de ses illustres auteurs. L'issue en a été tout aussi admirable, et Dieu merci, nous n'avons plus aujourd'hui de prince du sang à redouter en France; Louis XVI regne sur Paris, sur le royaume, sans partage, sans inquiétude. Nous avons effectivement eu besoin de protecteurs et de lieutenans-généraux. M. Necker, M. l'archevêque de Bordeaux, M. Montmorin, M. de la Fayette nous en ont servi; écoutez bien ce qui suit :

La trame qui s'ourdissoit, je ne dirai pas tout-à-fait contre la liberté, mais pour un nouvel ordre de choses, avoit commencée lors de la discussion des droits des Bourbons espagnols; le duc d'Orléans avoit pu reconnoître alors qu'il avoit un parti assez considérable dans l'assemblée : aussi ses vertueux amis n'avoient pas manqué d'exalter ses idées sur ce qu'ils appelloient *sa prodigieuse popularité*.

Les chefs du conseil secret étoient M. de Chaderno de Laclos, officier d'artillerie, auteur d'un roman honteusement célebre, nommé *les Liaisons dangéreuses*, M. de Mir...., le comte de la T.... Sh..... On prétend que l'évêque d'A.... entroit pour quelque chose dans le plan; on varie sur le poste réservé à sa patriotique complaisance; les uns disent qu'on lui destinoit les sceaux, d'autres les finances. Je croirois plutôt le premier, Mir.... n'auroit pas été assez bête pour se déssaisir de la bourse.

Le lieu du rendez-vous des associés étoit la maison de M. de Boulainvilliers à Passy, que le prince louoit depuis peu; quant aux principales machines dirigées par Laclos, par l'infernal Laclos, c'étoit à Essonne dans une petite maison qu'étoit la manivelle générale de ce rouage destructeur. Essonne est à 7 lieues de Paris, entre les magasins à poudre et les moulins de Corbeil; une intrigue amoureuse servoit de prétexte aux fréquens voyages du prince, qui s'y rendoit trois fois la semaine.

Agnès Buffon, puissante législatrice du duc, étoit l'ame de cette dangereuse liaison; Monrose Laclos, la cheville ouvriere des deux puissances; rien ne manquoit à cet heureux ensemble; et Grisbourdon S. P.... et Bonneau... en partageoient la gloire et la fortune.

Il avoit fallu une grande étude préliminaire pour agencer tout, et sur-tout une grande combinaison de choses pour faire sortir le duc d'Orléans de son apathie, de son épicuréisme, tranchons le mot, de sa jeanf.....rie habituelle; mais rien n'étoit impossible au séducteur de la présidente de Tourvel (1).

Tout le monde sait qu'il est fort difficile de saisir, dans les premiers instans, tous les détails d'un complot ténébreux; vous suppléerez donc, mon ami, par la suffisance de mes réflexions particulieres, à

(1) Voyez les Liaisons dangereuses.

l'insuffisance

l'insuffisance des faits qui m'ont été communiqués.

Que vouloit-on, et comment pouvoit-on? Voilà la base de toutes les affaires, c'est-à-dire, la fin et les moyens.

Que vouloit-on? Sans doute, en ameutant le peuple, les femmes, en faisant manquer le pain, en criant contre la cour, contre l'archevêque de Bordeaux, patriote pur, severe et incorruptible, en faisant soulever le peuple contre M. Necker, M. Bailly et M. la Fayette, et menaçant Mounier, qui alla se cacher en quittant la présidence, et en disant ces belles paroles : *je ne veux être ni coupable ni complice*, ils comptoient faire éloigner le roi, ou au moins lui inspirer des inquiétudes, l'empêcher de sortir, de faire de l'exercice, en un mot, ils avoient spéculé sur l'humeur d'un peuple poussé aux extrémités, et sur les humeurs d'un souverain d'une santé chancelante; enfin; je ne crains de le dire, ils avoient desiré sa mort physique ou politique : vous sentez que dans un tel état de choses, la pharmacie du nouveau club eût aisément travaillé Monsieur. Proscrit avec sa race, le comte d'Artois ne les inquiétoit plus, la régence formée, on n'eût pas manqué de Mathans pour nous délivrer du jeune Eliacin; le pisaller, au surplus, étoit de ramener au palais royal les beaux jours de la Fillion et du cardinal Dubois. Nous avions précisément, dans la ver-

tueuse association de du Rov...., de Clav...., de Briss.... , de la Bor...., de banquiers étrangers , tout ce qu'il nous falloit pour nous rensevelir dans les chiffons de Law; la fin du dix-huitieme siecle eût égalé son commencement , et les débris de cette nation légere , de bourreaux transformés en zéphirs , alloient une seconde fois expirer sur un lit de roses.

Voilà pour la fin , venons aux moyens.

L'argent est le nerf de toutes les intrigues , il en falloit beaucoup , et il est diablement rare ; on a fait faire à son altesse une quantité prodigieuse de billets au porteur. M. la Borde de Merville en a pris tant qu'il a pu. Les courtiers en ont négocié tant qu'on a voulu en prendre; on va jusqu'à dire dans le public qu'il y en a pour vingt millions. Je ne crois pas qu'il y en ait pour plus de deux ou trois; mais quelque somme que ce soit, cela nous explique assez d'où partoient tous ces gens soudoyés pour marquer ces maisons , ces billets de caisse envoyés à des meûniers , cette affluence sempiternelle à la caisse d'escompte pour y avoir de quoi faire des distributions de détail , la motion insignifiante de Cla..... et Mir..... , ces terreurs et ces horreurs qu'on nous transmettoit par le canal infect d'un prétendu ami du peuple , qui, par bonheur , n'ont abouti à rien.

M. Delat.... étoit allé, sur ces entrefaites , se faire recevoir commandant de

milice à Montargis. M. Sh.... , secrétaire des commandemens , étoit à Orléans pour la même chose , et précisément hier, les lettres d'Orléans nous instruisent de complots, de conspirations et de maisons marquées à la craie, de portes sur lesquelles on avoit peint des sabres , des têtes de mort ; enfin on ne parloit que d'armées de soixante milles hommes , de famine , de peste , de femmes avortées ; heureusement il n'y a d'avorté en tout ceci que le projet.

En cet état des choses , il falloit attaquer le ministere : on a commencé par l'archevêque de Bordeaux ; et pour le présenter sous un point de vue défavorable , on a voulu le forcer à renvoyer un M. Coquebert, secrétaire du sceau , pere de famille honnête , sous le prétexte qu'il étoit placé par M. Barentin ; on vouloit lui subtituer un M. Guillaume , avocat et député ; le ministre a resisté ; M. Coquebert a été conservé , et M. Guillaume renvoyé à ses moutons. On est parti delà pour attaquer les formules de sanction qu'inspiroit à l'archevêque la dignité de la royauté et celle de sa place de chancelier (1). On a donc répandu dans le

(1) Je dis chancelier , car je ne crois pas à l'inamovibilité de cet auguſte poste ; et je ne crois pas qu'on laisse inhabité un hôtel ſuperbe à la place Vendome, lorsque le chef est exilé , et que la nation loge à grands frais son suppléant.

public qu'il étoit du complot du départ du roi.

Mir..... avoit une vieille haine pour M. de Saint-Priest; on lui a permis de la satisfaire par cette dénonciation si plate et si bête, que vous connoissez; rappellez-vous qu'il avoit été question de lui pour l'ambassade de Constantinople. M. de Saint Priest s'y étoit le plus vigoureusement opposé. *Inde iræ.*

L'aimable société, en travaillant ainsi le trône de France, ne perdoit pas de vue le trône de Philippe-le-Bon; et Agnès de Buffon, en échouant au midi, conservoit toujours l'espoir de faire instituer au nord quelque nouvel ordre de sa toison, par Philippe-le-Rouge, quand elle auroit partagé avec lui l'empire de ses pays bas. Des espions, des émissaires, un certain comte, dont je ne dois pas encore dire le nom, partis avec des sommes très-considérables, sont occupés dans le Brabant à soudoyer un parti. Si l'espérance d'y réussir est chimérique (les braves Brabançons ne voudront point d'un lâche régicide), au moins le gaspillage d'argent est-il très réel: courtisans, courtisanes et courtiers, tous s'en sont donnés à cœur joie.

Les choses en étoient à ce point: le peuple soulevé contre MM. Necker, la Fayette & Bailly, la lanterne prête, les femmes en route pour Versailles. Tout alloit le mieux du monde: malheureusement M.

Necker, & sur-tout l'archevêque de Bordeaux, s'opposent au départ du Roi. Il vient à Paris, & voilà toute la machine détraquée. Quand le peuple de Paris voit le roi des tuileries; au diable le roi des halles : la clique s'étoit enferrée d'elle même. M. la Fayette avoit conquis la confiance du monarque. M. Necker alloit recevoir des secours immenses de la taxe patriotique : il falloit tout déforganiser encore une fois. Un jeune & mielleux évêque nous arrive tout frais moulu, avec sa motion clérico-financiere, de superbes principes populaires, dont la discussion peut traîner des mois entiers, avec la science des ajournemens, des incidens, des rédactions. Voilà juste ce qu'il falloit pour coaguler l'éjaculation du patriotisme, en faisant dire partout : C'est bien la peine de faire notre bilan, le clergé paiera tout; il y en a plus qu'il n'en faut; & en embrouillant de la sorte tous les moyens du gouvernement, le désordre général devenoit le point d'appui de nos puissances, tout en multipliant les résistances.

L'homme propose, Dieu dispose : Dieu merci, tout a échoué. M. de la Fayette, à son retour de Versailles, a continué d'être infatigable, les districts ont veillé, sans se lasser, les perquisitions les plus séveres ont donné des traces de tout. Un corps de preuves à la main, le jeune général, dont la vie étoit menacée, se présente chez le roi : un conseil extraordinaire est assem-

blé. Faut-il ou ne faut-il pas arrêter l'illustre coupable ? Le fantôme de sa prétendue popularité effraie le ministere : le peu d'habitude qu'il avoit de la nouvelle garde nationale, qui se seroit fait hacher pour son auguste maître, fait craindre une seconde irruption de cette même populace, qui, à Versailles, avoit violé l'asyle de la royauté. On décide de transiger avec les conjurés. M. de la Fayette connoissoit le moral de l'homme : il se charge de la vengeance du roi, de la patrie & du chef de la milice parisienne. Il mande sur le champ au duc, qu'il lui conseille de sortir de la capitale avant trois jours, ou que sa vie est en danger. Il fait mieux, il lui fait parvenir, par tous les échos de Paris, que puisqu'il a voulu compromettre son existence, il lui offrira l'occasion de se satisfaire, & qu'il le flétrira d'un soufflet, en quelqu'endroit qu'il le trouve, fut-ce dans l'antichambre du Roi. La foudre n'a pas un effet plus prompt que la menace du jeune général : le lâche & vil conspirateur vient tomber au pied du trône qu'il vouloit envahir. Le chef des défenseurs nés de ce trône, des milices nationales, le soutien, l'appui du monarque dans ces jours de deuil ; la Fayette, enfin, étoit là ; il veilloit sur ses trophées. Son aspect fut pour le prince la tête de Méduse ; il ne put balbutier que le mot de pardon et de remords, et la clémence du monarque le sauve du destin qui l'at-

tendoit. Enfin hier au soir 14, il est parti, entre deux à trois heures, pour l'Angleterre, le roi ayant été vaincu par la bonté naturelle de son cœur, par les larmes de la vertu, par l'horreur de la position du duc de Penthievre, de la duchesse d'Orléans, de trois princes innocens des crimes de leur pere; et plus que tout encore, par le tableau désastreux de cette race superbe des Bourbons, aujourd'hui errante et vagabonde sur le globe, et flétrie dans tous les lieux où les échos répetent le saint nom de liberté.

Dans la crainte que le parti-populace qu'on avoit ameuté, ne fît une espece d'insurrection en faveur de l'auguste Pantin que Mir..... Laclos, etc., remuoient à leur guise, on a eu l'air de lui donner une mission particuliere auprès du roi d'Angleterre. On a envoyé demander un passeport à l'assemblée nationale pour l'inviolable criminel. Il étoit lui-même à Versailles pour corroborer sa demande de sa personne, s'il eût été nécessaire; il a été accordé sans répugnance, et Philippe-le Rouge est allé, avec sa tendre consolatrice, et son fidele connétable l'artilleur Laclos, dresser ailleurs d'autres batteries.

Bien différent du cardinal de Retz, qui se dévoua pour le parti dont il étoit le chef; celui-ci abandonne traîtreusement le sien à la fureur et des loix et du peuple; il laisse quatre cens têtes exposées sur la

brêche, et sa fuite auroit été le signal d'une vengeance éclatante et nationale, si le peuple reconnoissant son erreur, ne partageoit pas le sentiment de clémence de son monarque. L'assemblée nationale a pensé se dissoudre, et c'étoit un crime de plus à punir sur sa tête impie. Enfin l'horreur de notre position étoit devenue telle que nous allions redemander nos princes fugitifs, et peut-être le contre-coup de cette étrange révolution, alloit-il nous faire couronner et Maury et Despréménil, et nous faire oublier l'aristocratie antique.

Ses amis répandent le bruit qu'il va négocier une alliance entre la France et l'Angleterre, demander au roi de la Grande-Bretagne de ne plus se nommer roi de France; de donner la princesse Amelie en mariage au duc de Chartres, et d'aider la maison d'Orléans à monter sur le trône de Braban; de donner madame royale en mariage au prince de Galles, etc; un million de superbes mensonges dont je ne veux ni salir vos oreilles ni salir mon papier.

Mir...., à ce qu'on croit, a éventé tout, quand il a vu que le premier saut du tremplain du peuple avoit déjoué toutes leurs espérances, le serpent s'est replié sur lui-même, et nul doute qu'il ne soit aujourd'hui le premier à sapper l'édifice dont il devoit être la pierre angulaire, et dont il n'aura été que la pierre d'achoppement

ment. Les premieres séances de l'assemblée nationale à Paris, vont retentir de motions plus populaires les unes que les autres. Trois jours de repos vont rendre au monstre une vigueur nouvelle, un élan qui surpassera nos espérances; déjà il a commencé par faire la motion du bill d'attroupement; c'est une fort bonne loi à faire, mais je crois que c'est la clef de la voûte de la constitution, et qu'il ne falloit pas en parler dans ce moment-ci; les districts la trouveront fort déplacée, son application et son explication seront indéchiffrables, mais l'assemblée venant à Paris il avoit à travailler pour sapropre sûreté. La motion a été ajournée.

Peut-on s'empêcher ici de porter le regard de l'indignation sur ce composé monstrueux d'éloquence et d'intrigues, de talens et de vices, connoissant tous les principes sans en avoir aucun, interdit par les loix et les tribunaux, faisant des loix et créant des tribunaux, méprisé par-tout et par-tout recherché, astucieux comme Ulysse, éloquent comme Nestor et lâche comme Thersitte, Caméléon éternel, serpent vénéneux qui vous pique en vous pressant, cœur dès long-tems flétri, étranger aux douceurs de l'amitié, sourd aux accens de la nature, brulot sulphureux au milieu d'une flotte égarée, vertébreux minotaure de toutes les Pasiphaés, être mal conséquent qui n'a pas eu, dans cette

auguste circonstance, l'esprit d'être ou de paroître moral, ennemi né de ce qui mérite nos hommages, ami inestimé d'une mésestimable société de révolutionnaires étrangers, qui voudroient violer la patrie qui les alimente. Ce sont eux qui, par son organe, ont élevé cette motion incestueuse sur la caisse d'escompte qu'il a défendue huit jours après; ce sont eux qui, avec leurs projets sur les noirs, projets dignes d'un monde surlunaire, excitent dans l'universalité de nos possessions, des inquiétudes que toute l'aristocratie n'eût jamais osé répandre. Ils remuent le ciel et la terre; ils disent, comme la mere de Lavinie :

Flectere si nequeo superos, acheronta movebo.

Ainsi, quand le fermier-général de Persepolis donnoit des repas somptueux, le voyageur examinant l'intérieur de la maison appercevoit les traces du sang, les débris des entrailles palpitantes. Tel Mir...., à la tribune nationale, nous étonne, nous entraîne par son éloquence; descendez dans son repaire, infect, des personnages fugitifs décrétés, des malheureuses, des créanciers souilleront vos regards; en un mot, vous sortez de l'aréopage et vous entrez dans la cuisine de Babouc. — Quel doit être le sort futur d'un composé semblable? Il aspire, dit-on, au ministere. Au ministere! Bon

dieu ! peut-on y songer sans frémir ? Que si on veut le soustraire à la vindicte des françois, il n'y a qu'une mission auprès du pacha de Scutari qui puisse lui convenir ; mais non, il aura l'audace d'affronter, de défier la justice nationale, et comme il ne lui est plus permis de songer désormais à mériter d'être oublié, tôt ou tard la loi descendra sur sa tête, et il ne lui restera pas même l'exécrable honneur de succomber victime de la fureur populaire.

Mounier va, sans doute, reparoître plus beau que jamais ; son caractere brillera dans toute sa pureté, et la patrie le couronnera sur les débris des grelots et des poignards de ses ennemis.

J'oubliois de vous dire que M. le duc de Biron, jadis le duc de Lauzun, avoit dans le complot qui vient d'être révélé, l'assurance du poste de M. de la Fayette. On disoit qu'il avoit suivi les traces de son protecteur, mais il est à Paris.

Adieu mon ami, quoique ce bulletin soit le bulletin de la prostitution la plus affreuse, je vous interdis la prostitution de mon bulletin, ne le communiquez qu'aux vrais et bons amis, etc.

Paris, 18 *Octobre* 1789.

La manivelle tourne toujours, mon cher ami ; au moment où je vous écris, le royaume de France se joue à pair ou

son dans une salle des thuileries. Le duc d'Orléans a été arrêté à Boulogne, vendredi dernier, en montant dans son paquebot. Ecoutez bien comment j'arrange ce nouveau drame, d'après un calcul algébrico-politique. Vous aurez pu vous appercevoir par le bulletin que vous recevez aujourd'hui; que mes équations sont souvent raisonnables. Il n'y a que Mir..., qui puisse avoir fait arrêter le duc d'Orléans. La chose aura été certainement convenue avec Laclos avant le départ. Je sais que le mardi, veille du 14, Mir...., dit en propres termes au bourbeux Bourbon : *je ne veux pas que vous partiez.* La poltronerie du malheureux, la frayeur qu'il avoit du spectre de M. de la Fayette, je ne sais quelle Euménide qui le cramponnoit, l'emporterent sur la puissance du minotaure; il partit, mais l'intrigue monta en croupe avec lui, et le galoppoit encore dans sa fuite. Il étoit essentiel qu'il restât en France pour les desseins du monstre. Ecoutez bien.

Mir.... veut être ministre à tout prix. Il faut pour cela perdre M. de la Fayette, M. Bailly et M. Necker. C'est dire en trois mots qu'il faut que le vice tue la vertu. En faisant arrêter M. le duc d'Orléans, voici le dilême avec lequel il s'est présenté à la cour.

Vous n'avez agi contre le duc d'Orléans qu'avec des demi-preuves; vous

n'avez rien de juridiquement authentique contre lui. Je vais dénoncer votre acte de despotisme; j'efface d'un trait de plume toutes les couleurs que vous avez voulu lui donner, vous êtes prisonniers à Paris dans mes fers; tremblez pour vos conséquences.

Quant à M. le duc d'Orléans, il reviendra à Paris ou ne reviendra pas, à ma volonté; la race des Bourbons est aujourd'hui presque totalement proscrite. Faites-moi ministre, j'abandonne le dernier à son malheureux sort, et je voue ma tête à l'infamie. Si vous refusez, je la fais revenir, je la fais revenir escorté de toutes les milices picardes et artésiennes; je mets mon homme sous la protection de l'assemblée nationale; je dénonce la reine; je dénonce les ministres; le sang va couler; mon but sera rempli sous la forme d'administration quelconque qu'il me plaira d'établir, et il ne m'en aura coûté qu'un crime de plus. Le conseil aura pâli d'horreur; le conseil est sans force physique. L'œil douloureusement collé sur la figure de Louis XVI, chaque ministre a dû dire en sanglottant : *Eh bien! qu'il le soit donc.* M. Necker seul résistoit encore hier au soir à neuf heures; il ne vouloit rien partager avec le sublime coquin : mais, hélas! il parloit de se retirer à Copette. A onze heures du soir, est arrivée la députation de la municipalité de Boulogne. Je ne peux savoir qu'une heure après le départ du courrier les colloques de la nuit, et peut-être

demain n'aurai-je pas le loisir de vous écrire.

Génie de la vertu ! veille un moment sur nous, sauve une sainte cour des piéges des méchans ! O toi, cher général, que la patrie porte dans son sein, si pareil à Mitius Scévola, tu as sauvé, le 6 au matin, la nation entiere, en te précipitant seul au devant des furieux qui violoient l'asyle de la royauté, viens encore une fois au secours de l'état expirant ! Son destin est aujourd'hui dans ton cœur; ton cœur est pur, la divinité le couvrira de son égide. Cacus périt par la main d'Hercule, Mir... doit expirer sous l'effort de ton bras. Si tu as consacré huit années de ta vie à assurer la liberté d'une terre étrangere, songes que tu as contracté une dette immense envers ta patrie, et quelque chose qui puisse t'arriver, songes à la vénération qu'inspire encore aujourd'hui le marbre de Curtius au capitole.

Je finis, car des larmes affreuses brûlent mes paupieres et inondent mon cœur.

19 octobre 1789.

Il n'a pas osé, mon ami, s'asseoir à la table du conseil, M. Necker n'y étant plus. Ainsi, nous avons, pour le moment, cette inquiétude de moins. Cela n'empêche pas que nous ne marchions toujours sur un volcan : préparons-nous d'avance à l'explosion.

Le prince a eu l'avant-goût des peines qu'il mérite : on l'a traité à Boulogne comme un faussaire, puisqu'on est venu en députation ici, pour vérifier si les passeports étoient véritables. La députation est repartie : ainsi, l'illustre coupable va débarquer en paix à Londres.

Quel sort peut l'y attendre ? Le prince de Condé a déclaré hautement que, s'il sortoit de France, il iroit se venger de lui, quelque part qu'il fût. Le prince de Condé tiendra parole ; c'est un vieux franc, bien aristocrate, mais preux chevalier. Le duc d'York, d'un autre côté, s'est expliqué d'une façon sévere sur les propos tenus par le fugitif, lors de l'affaire qu'il eut avec le colonel Lenox. Je ne crois pas que cette fois-ci, il regarde au-dessous de lui de ménager un rival qui n'est pas le sujet de son pere. D'un autre côté, si quelque nouveau hasard le retient en France, il ne peut échapper à son procès. Placé ainsi entre le glaive du prince de Condé, le pistolet du duc d'York et le fer de Thémis, il ne lui reste plus que le choix du supplice. Cela me rappelle qu'il y a trois cents ans que le duc de Clarence, frere d'Edouard IV, jugé par les pairs et les communes, demanda, en pareille circonstance, à être noyé dans un tonneau de Malvoisie.

Quel que soit le sort qui l'attend, la honte et l'infamie ne peuvent plus le quitter. Sa prétendue mission est un ridicule

de plus : tout le monde sait qu'il est incapable d'en remplir aucune ; et le certificat de M. de la Fayette, vis-à-vis de l'assemblée nationale, indiquant d'une maniere précise la transaction de crainte, imprime à jamais, sur sa figure, la reverbération du soufflet qu'il lui avoit promis.

Mir... disoit hier hautement, qu'il abandonnoit ce lâche coquin à son malheureux sort, qu'il n'avoit qu'une ame de laquais, etc. Vous connoissez l'originalité de ses sarcasmes, la seule arme peut-être qu'il ait le talent de manier. Veut-on connoître quelques-uns de ces sarcasmes que les sots redoutent, et dont tout le mérite consiste ordinairement dans une néologie bisarre :

On lui demandoit, au sujet de ses troupes auxiliaires, s'il pouvoit compter sur Glezen. *Bon*, dit-il, *Glezen n'est qu'un homme d'ortographe. En le consultant sur un mot, je l'aurai quand je voudrai par la grammaire.*

Que pensez-vous de Chapelier ? lui demandoit un autre. *Chapelier*, répondit-il, *cela n'est bon qu'à souper chez la le J....* La le J...t est l'Astasie de notre moderne Tarare.

En voulant séduire son frere, voici les paroles qu'il lui adressoit. *Vous combattez pour l'autorité royale, et moi aussi ; mais nous ne combattons pas sous les mêmes étendards, et il est des moments où les familles doivent se réunir.*

Qu'on

Qu'on ne croie pas cependant que cet épigrammatique personnage ne soit pas sarcasmé à son tour. Le lundi 5 au soir, la salle étoit pleine de ses vertueuses amies ; il alla prier Mounier, président, de lever la séance. *Pourquoi cela*, répondit le vertueux citoyen ? ----*Mais vingt mille hommes vont venir vous égorger, faites semblant de vous trouver mal, et finissons.*----*Eh bien tant mieux*, répart Mounier, *vous en aurez plutôt la république que vous desirez.* Il sentoit que le Catilina avoit affaire à la place d'armes et il l'enchaînoit au sénat. ---Plus on y réfléchit, mon ami, plus on est étonné de la réputation prodigieuse de nos faiseurs. Déjà je me fais le reproche de vous avoir peint le monstre redoutable : rendu à lui-même, privé de son trésorier, privé de ses teinturiers, il est très-possible que nous ne trouvions plus que le squelette du fantôme qui nous épouvantoit. Déjà je sais qu'il n'est pas véritablement l'auteur du quart de ses ouvrages, et je vais vous exposer ce que j'ai appris de positif à cet égard.

Les lettres de cachet, sont du bailli de Mirabeau, son oncle, qui les lui a données. Il y a des citations de neuf cents auteurs, qu'il n'avoit sûrement pas à Vincennes. Il n'y a d'original que les détails de la cuisine de M. de Rougemont.

Sur la caisse d'escompte, est tout entier de M. Panchaud.

Sur la banque de Saint-Charles, est de M. Claviere et Brissot de Warville.

Dénonciation de l'agiotage, est de M. Claviere et Gorsas.

Sur les eaux de Paris, de M. Claviere.

Les lettres sur M. Necker, de M. Panchaud.

Les doutes sur la liberté de l'Escaut, sont de M. Marron, chapelain de l'ambassadeur d'Hollande.

Sur l'ordre de Cincinnatus, est du docteur Price, et l'ouvrage a été par lui réclamé.

Aux Bataves sur le Stadhouderat, est de M. Marron.

Les discours aux états de Provence, de M. Bourges.

La monarchie prussienne. Le fond en est tout entier du professeur Mérian.

Les deux adresses qui ont tant fait de bruit, sont de M. Duroveray.

Le courier de Provence, est de M. Dumonte.

Il ne reste donc à lui d'incontesté que les ouvrages ci-après.

Erotika Biblion.

Le libertin de qualité, ou ma conversion.

Mémoire de son pere contre sa mere.

Mémoire de sa mere contre son pere.

Histoire secrette de la cour de Berlin.

Et le *Projet de la loi martiale*, qui a été si défavorablement accueillie.

Réduit de la sorte à sa juste valeur,

vous verrez avec plaisir, qu'il n'est pas individuellement aussi redoutable qu'on se l'imagine. Mais le calife à trente Seydes dans l'assemblée, à qui il distribue les poignards et les poisons, et lui seul est la cause premiere de ce mal-aise qui contriste aujourd'hui tous les cœurs français, et de cette aliénation générale de tous nos sentiments habituels.

Le hasard m'a procuré des renseignements bien précieux pour ceux qui burineront tôt ou tard l'histoire burlesque et tragique de notre révolution. Je me promets de recueillir en silence tous ces matériaux pour les Tacite futurs. Au total, on ne peut s'empêcher d'être, sur l'assemblée, de l'avis du vieux député de Rennes. Nos freluquets nationaux interrogeoient la vénérable simplicité du bon paysan de la Villaine. Eh bien, M. Gerard : Que pensez-vous de tout ceci? ----Ma foi, messieurs, je pense qu'il y a beaucoup de coquins ici.

Sans doute qu'une main pure et énergique tracera bientôt, d'une maniere digne de l'histoire, la justification des gardes-du corps, et qu'on finira par ne voir qu'une inconséquence légere dans une affaire qui a eu des conséquences bien graves.

Sans doute qu'on éclaircira bientôt l'histoire de ces poignards arrivés d'Italie à Marseille et de Marseille à Paris, où la ferme générale les a saisis, le pre-

nier octobre : sans doute que M. la Perriere nous dira s'il est vrai, comme on le répand, que les fermiers généraux s'étant assemblés extraordinairement, pour en délibérer, quelques-uns d'eux proposerent d'en informer la commune, mais que la pluralité décida qu'on devoit les briser et les enterrer, pour éviter des rumeurs dangereuses.

Sans doute qu'on saura tout-à-l'heure l'objet de ces fréquens voyages à Londres, d'un sieur Fau...., homme perdu de réputation, qui ne quittoit pas Mir.... et du R..., et ce que signifioit le bruit qui a couru, que M. Pitt demandoit deux millions sterlings pour en disposer incognito pendant six mois.

Sans doute que les échos des casernes de gardes françoises prendront aussi la parole, et qu'on découvrira un jour quelques-uns de ces hommes déguisés en femmes qui vinrent, le 5 au soir, demander la tête de Mounier, tirer des coups de fusil sur sa maison, et qui demandoient à tue-tête, à la porte de la salle, *la mere Mirabeau.*

Les personnes qu'on a cherché à séduire, parleront ausssi; et la correspondance de M. Lieutaud et de M. Dandré, conseiller au parlement, instruiront de quelque chose; et M. Martin et M. de Tullis, correspondants de Mir.... à Marseille, chercheront, en disant la vérité une célébrité moins honteuse que dans leurs liaisons déshonorables; et le

provinces s'assembleront sous peu ; et jugeant les opérations de leurs délégués, elles violeront peut-être la plupart de leurs inviolables enfants ; et peut-être les peuples, après avoir eu long-temps les oreilles frappées du grand et beau mot de *pouvoir exécutif*, demanderont-ils qu'on fasse vibrer par fois, dans leur cœur, le doux mot, le mot chéri de *not bon roi* ; et alors se fera une vraie réorganisation nationale, qui ne sera composée ni d'aristocrates ni de démocrates, mais de Socrates ; et les Anitus disparoîtront devant les nouveaux sages, et le jour de la vengeance arrivera.

Je ne crains point, mon ami, de vous faire ces prédictions, et je publie toute ma philippique sans frayeur. Qui plus que moi a des titres pour se dévouer et pour affronter l'art des modernes Locuste et les stilets de Marseille. Jeune encore, nulle habitude longue et lâche n'a dû m'attacher à la vie. Honorablement et injustement malheureux, j'aurai au moins en périssant un rayon de bonheur. Isolé sur la terre, vous seul donnerez des larmes à ma perte, mais la nation désabusée en donnera peut-être un jour à ma mémoire, et mon ombre sera satisfaite.

Tels sont les détails que l'amitié communiquoit à l'amitié ; on les a tronqués, mutilés, défigurés ; beaucoup de faits, sans doute, y sont oubliés, qui seront révélés incessamment.

Que ces événemens, françois, ne tiennent pas votre prudence endormie, songez que vos ennemis veillent sans cesse : déjà vous aviez repoussé d'un bras vigoureux toutes les aristocraties, elles se sont dissipées dans le vague des airs. Vous venez de fouler aux pieds les serpents de la démocratie et ils sont rentrés dans la boue ; conservez aujourd'hui un juste milieu ; que votre cri de ralliement soit à jamais ces mots divins qui ont sauvé la France, ces quatre mots qu'un Dieu vous a dicté dans sa bonté, ces quatre mots magiques qui ont déjoué tous les partis. *Le roi à Paris* ; joignez-y dans les prieres que vous adressez à l'Etre - suprême qui veille à notre conservation, ces quatre mots si touchans ; *Domine salvum fac Regem.*

458